

Une faiblesse
de Carlotta Delmont

Du même auteur

L'éternité n'est pas si longue
Éditions de l'Olivier, 2010
Points n° P2955

FANNY CHIARELLO

Une faiblesse
de Carlotta Delmont

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'auteur a bénéficié pour l'écriture de cet ouvrage
du soutien du Centre national du livre.

ISBN 978.2.82360.118.3

© Éditions de l'Olivier, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon amie Carole Fives

Papiers

Hôtel Ritz Paris

fais-moi monter des citrons et du miel
je m'ennuie à mourir
voyons, qui voudrais-tu que j'invite? des sourds-muets?
je le pourrais certainement mais je guérirais moins vite
tu n'es ni médecin ni malade, moi je sens qu'il vaut mieux
ne pas parler tant que la gorge me brûle ainsi
que je traîne mon rhume dans les courants d'air?
c'est encore un soleil froid, je ne me laisse pas abuser
chanter voilà ce que je voudrais
je sais
je ne sais pas; des magazines peut-être
je n'aime pas les cartes, c'est toujours la même chose
fais-moi monter des magazines
n'importe, des potins sur la vie des princes et des stars ce
sera très bien
tu ferais ça? quel courage, d'autant que je ne souffre pas
des yeux
mais autant lire les magazines, dans les livres tout est enrobé
de descriptions assommantes
je ne vois pas le rapport
c'est tout l'art du librettiste que de dégager les sentiments
et les actions de tout ce fastidieux décorum
toi et tes livres
tant mieux pour toi mais je veux quand même des magazines

MR SAMSON BLACKSMITH
15 GROVE ST, MOUNT KISKO, NY 10549

1927 AVR 9

PROCUREZ-VOUS SANS TARDER THE WASTE
LAND T.S. ELIOT – V. WHAT THE THUNDER SAID
V.400-410 – C'EST ASSURÉMENT LA POÉSIE QUE JE
CHERCHAIS – ATTENDS VOTRE AVIS AVEC IMPA-
TIENCE – AFFECTUEUSES PENSÉES = CARLOTTA
DELMONT

Le Petit Journal, édition du jeudi 14 avril 1927

LA CANTATRICE ENROUÉE

Carlotta Delmont chantera enfin *Norma* ce soir au palais Garnier, après une semaine passée dans sa chambre du Ritz à soigner un rhume, et une semaine encore à retrouver toute l'étendue de sa voix. Ce qui pour d'aucuns paraît sans gravité, pour d'autres ne l'est pas, car songez bien qu'enrouée une cantatrice ne sert à rien. Miss Delmont est-elle soulagée de pouvoir enfin honorer ses engagements sur le sol français ? *J'en suis heureuse à plus d'un titre*, nous disait-elle tout à l'heure. *Ne pas chanter, pour moi, c'est comme ne respirer qu'à moitié. Et j'ai hâte de rendre à votre ville tous les égards qu'elle m'a déjà témoignés ! J'ai bien l'intention de lui donner ce soir le meilleur de moi-même.* Miss Delmont sait-elle que le prince de Galles arrive aujourd'hui à Paris ? *Bien entendu. J'ai eu le temps de lire tous les journaux possibles pendant ma convalescence.* Pense-t-elle qu'il viendra l'écouter ce soir ? *J'en serais extrêmement honorée. Le prince a l'air d'un homme exquis.* Nous le lui souhaitons, ainsi qu'au Tout-Paris qui se pressera ce soir aux portes du palais.

Paris, le 14 avril 1927

Mon tant aimé Gabriel,

Quand tu recevras cette lettre, je serai sans doute dans le train pour Milan, encore un peu plus loin de toi. Tu auras déjà appris par la presse que je suis parfaitement rétablie. Ma voix ne porte plus aucune trace de ce rhume terrible qui m'a rendue presque aphone et m'a obligée à laisser ma place, quatre soirs, à une doublure parisienne. J'aurais préféré me casser un poignet que d'avoir la gorge irritée, car j'étais ainsi privée de la seule chose qui me console de ne pas être auprès de toi. Ces quelques jours de silence imposé m'ont plongée dans un profond désarroi, au point que je redoute le jour où mes cordes vocales m'abandonneront définitivement : que ferai-je alors de moi ?

Pendant cinq longs jours, au chaud dans le mobilier Louis XV de ma suite, j'ai erré misérable entre les portes ourlées d'or et les toiles de maître, embarrassée de moi-même comme d'un sac de linge... Je ne me morfondais pas tant de ces rendez-vous manqués avec le palais Garnier que d'entrevoir le jour où, de mes cordes vocales, il ne restera qu'un fil. Aucun bonheur ne saurait durer dans une vie vouée à s'achever, j'en ai conscience, alors autant profiter pleinement de pouvoir être tour à tour chacune de ces femmes terribles ou formidables auxquelles je donne voix, avant que la nature ne reprenne ses droits et ne me condamne aux seuls rôles de mezzo-soprano.

Pour l'instant, je me réjouis de pouvoir oublier ces sombres pensées simplement en me réfugiant dans le chant. J'ai eu raison, tu vois, de refuser toute conversation pendant presque

une semaine. Ida prétendait que je faisais trop de manières, c'est qu'elle, toute sa vie ne repose pas sur ses cordes vocales. Mais je serais bien ingrate de me plaindre d'elle, car elle s'est parfaitement occupée de moi pendant ces quelques jours de déréliction. Elle a même fait de cette sinistre circonstance l'origine d'une belle et grande aventure. Figure-toi qu'elle s'est mis en tête de me faire lire des œuvres littéraires et qu'à force de persuasion, elle est parvenue à me plonger dans des ouvrages assez obscurs.

J'ai levé les yeux au ciel devant la prose, et ils n'étaient pas loin de se révolter à la simple idée de la poésie. Mais à ma stupéfaction, un long poème qu'elle m'a lu a résonné très curieusement en moi. Peux-tu croire cela? Une femme de chambre partageant avec sa prima donna de maîtresse son goût de la poésie, je veux dire de celle que l'on lit? Moi, la seule poésie que je connaissais, c'était celle de la vie, celle que décrit si bien Mimi dans *La Bohème*:

*Mi piaccion quelle cose
che han sì dolce malia,
che parlano d'amor, di primavera,
che parlano di sogni e di chimere,
quelle cose che han nome poesia.
Lei m'intende*?*

Mais je m'égare encore, je ne voulais pas te faire l'apologie de Mimi mais celle de T.S. Eliot, le poète que m'a lu Ida. Si je t'en parle, ce n'est pas pour te convertir à ton tour, mais parce que j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. Tu te souviens de

* J'aime surtout les choses / qui possèdent ce pouvoir magique / et doux d'évoquer l'amour, le printemps, / d'évoquer les rêves et les chimères, / ces choses qui ont nom poésie. / Vous me comprenez?

la pièce pour voix et orchestre que j'ai commandée à Samson Blacksmith, il y a bientôt deux ans? Samson tenait à me laisser le choix du texte et je n'avais aucune idée. Au cours du temps, j'avais presque oublié ce projet, tant la tâche me semblait insurmontable. Il s'agissait de trouver, dans la production littéraire du millénaire, la pépite à laquelle je ne souhaiterais rien ajouter ni rien retrancher. Tu connais ma paresse de lectrice, j'ai baissé les bras avant d'ouvrir un livre. Et voilà que cette semaine, la perle s'offre miraculeusement à moi par l'entremise de l'insaisissable Ida. C'est *What the Thunder Said*, un extrait d'un long poème intitulé *The Waste Land*. Dès la dernière page j'ai envoyé un câble à Samson à New York afin qu'il se procure le livre et demande à Mr Eliot l'autorisation de l'adapter. Le texte est paru il y a cinq ans, peut-être n'a-t-il pas encore été mis en musique. Je l'espère de tout cœur. Tu sais combien je rêve de créer un rôle, ou à défaut une pièce lyrique de quelque ampleur.

Tu dois te dire que je suis bien enthousiaste pour quelqu'un qui dit avoir été accablé par de sinistres révélations. C'est que t'écrire me donne presque l'impression d'être près de toi, et que rien ne saurait plus me rassurer. Tu es assis à ma table, dans le bar du Ritz, tu bois le même thé que moi et nous devisons gaiement, sans ordre du jour mais au fil de nos pensées. Ou plutôt, des miennes, puisque je n'ai toujours pas reçu de réponse de toi à ma précédente lettre et que je ne peux donc la commenter. Je ne t'en veux pas. Un si long silence ne te ressemble pas, en particulier quand j'aurais tant besoin de me sentir protégée, aussi je suppose que tu es extrêmement occupé.

Veux-tu que je te parle un peu de Paris? Tant d'amis nous en ont dressé un tableau si haut en couleur que je suis bien

surprise d'y être en proie à une telle suffocante mélancolie. Mon indisposition et ma peur du silence ne sont pas l'unique explication de cette langueur, il y a quelque chose de plus nébuleux. Je ne devrais pas t'en parler, pour éviter de te causer de l'inquiétude, mais à toi je n'ai jamais rien su cacher. Si je devais te cacher quoi que ce soit, je me sentrais si seule que j'en deviendrais folle. Ce genre de pensée m'assaille parfois, ici, et mille autres tout aussi curieuses et inhabituelles. Peut-être est-ce normal, si loin de chez nous et de tout ce que je connais.

La ville de Paris en elle-même est plutôt belle, bien que tout y soit très vieux, étroit et sinueux. C'est une partie de son charme. Depuis que je suis rétablie, je me lève très tôt pour m'y promener, seule ou avec Ida. Certains matins, la ville s'ébauche à peine sous un lavis grisâtre, la Seine et ses quais, et les bouquinistes sur les quais, et Notre-Dame en arrière-plan comme le spectre d'un château gothique suspendu sur les eaux ; tout ce que je contemple semble irréel, d'une texture cendreuse, les eaux argentées m'appellent. Si je basculais par-dessus le parapet, le fleuve m'engloutirait sans bruit, m'envelopperait comme une brume. Mais d'autres jours, je traverse le jardin du Luxembourg sous un ciel immaculé, les bourgeons des arbres se découpent sur le bleu céruléen avec une netteté surnaturelle, l'air a la luminosité, l'acoustique et le parfum d'un premier matin, et pourtant je sens encore cette étrange solitude comprimer ma poitrine. Je regarde flâner les couples de jeunes élégants mais je suis incapable de partager leur bonheur. J'ai d'abord pensé que ma langueur venait de ce que cette ville se prête si bien à l'amour et que tu es si loin de moi, que c'est simplement du gâchis d'y marcher sans un bras à tenir, sans d'autres yeux que les miens pour embrasser les paysages inaccoutumés qui

m'entourent. Ce qui m'étreint n'a pas la nature tant du manque ou de la solitude que d'une nostalgie dont j'ignore l'objet. Tout cela doit te paraître très confus, mais je ne pourrais t'exprimer plus exactement ce qui se joue en moi.

Je te parle beaucoup de solitude, toutefois je n'ai cessé de sortir depuis ma guérison, et j'ai vite rattrapé le temps perdu en matière de mondanités. La société a fourni un divertissement plutôt agréable à ma récente morosité; c'est qu'on ne s'ennuie pas avec les Français. Mon avis général sur eux n'a guère changé depuis ma précédente lettre. Ce sont dans l'ensemble des gens exubérants, si peu disciplinés que défier l'ordre établi leur est apparemment nécessaire pour s'assurer une forme de reconnaissance. Ils sont également moins puritains que nos compatriotes.

Cependant, je ne les juge pas vraiment libres. Leur vie est compartimentée, leurs affections hiérarchisées. C'est pourquoi nous jouons ici *Norma* et non pas *Tosca*, que la critique locale n'estime guère plus qu'un chant de Noël. D'ailleurs, jamais les journaux parisiens n'annonceraient un opéra ou une symphonie dans leur rubrique divertissements comme le fait le *New York Times*, car ce sont à leurs yeux des spectacles supérieurs aux autres. Un Français n'irait pas écouter *Norma* un soir et voir Skeleton Dude le lendemain au cirque Barnum comme nous le faisons, ou alors il ne s'en vanterait pas. Et j'imagine mal les ménagères d'ici raffoler comme les nôtres de Caruso et d'Al Jolson à la fois. Je ne vois pas pourquoi comparer *Swanee* à *Rigoletto*, ni ce que *Swanee* enlève à *Rigoletto*, mais c'est ainsi. J'exagère peut-être un peu, tous les intellectuels d'ici ne dédaignent pas les spectacles populaires. Mais à supposer qu'ils aiment s'encanailler parfois dans les cabarets, ils peuvent

applaudir de tout cœur une chanteuse qui s'y produit et ne pas moins l'affubler des surnoms les plus dégradants.

Quand j'étais jeune fille, ma mère aimait me raconter certaines histoires que je tenais pour des légendes. Je pensais alors qu'elle essayait de me donner une image inquiétante du Vieux Continent. Elle me disait comment les journaux européens avaient commenté les événements musicaux les plus populaires de son époque. Notamment, leur stupeur le jour où Anton Seidl a dirigé un opéra de Wagner à Coney Island pour vingt-cinq cents la place : c'était à leurs yeux comme emmener son épouse prendre le thé chez une femme de petite vie. Et leur clameur horrifiée quand Richard Strauss a joué ses œuvres au quatrième étage de Wanamaker. Qu'un compositeur allemand accepte de se produire dans un grand magasin était injustifiable : il eût fallu se produire au Carnegie Hall, quitte à ne pouvoir accueillir les foules qui se pressaient pour écouter le maître. La presse européenne s'est empressée de vilipender Strauss, le traitant d'épicier, me disait maman. Ces récits, je veux bien leur ajouter foi aujourd'hui, après deux semaines à Paris.

J'ai toutefois rencontré ici des personnages attachants et pour le moins intéressants. Des artistes de toutes disciplines qui spontanément sont venus me saluer dans mon hôtel, ou que m'ont présentés des dames tenant salon. Winnaretta Singer, princesse de Polignac, est l'une d'entre elles, une Américaine amoureuse des arts, en particulier de la musique. J'ai chanté chez elle dès mon rétablissement, accompagnée au piano par un compositeur d'ici, dont le nom ne te dirait rien, et qui écrit des pièces d'une simplicité rafraîchissante.

Mais je t'ai parlé de tout sauf des représentations à venir.

C'est que, de ce côté, tout s'annonce bien. La première a lieu ce soir, j'ai les faveurs de la presse, et je ne suis guère habituée à un accueil si unanimement chaleureux. Je dois reconnaître à la France une hospitalité particulière : partout je suis reçue avec les égards que l'on déploierait pour une tête couronnée. D'ailleurs personne ici n'attend de moi un effort surhumain. J'ai repris les répétitions il y a cinq jours déjà, dimanche inclus, et je ne suis pas fatiguée, du moins pas physiquement. À Milan ce sera différent, puisque je devrai alterner des rôles aux tessitures éloignées, ce qui risque d'abîmer ma voix et de m'épuiser, aussi je profite de ce répit, autant que mon affliction me le permet.

J'ai tellement hâte de te serrer contre moi et de sentir combien tu me protèges de tout. J'espère recevoir bien vite ta dernière lettre, qui tarde tant. Je ne t'en fais pas le reproche, je sais que le temps s'enfuit et se met entre nous tout autant que l'espace. À son exacte mesure. Trois mille six cents miles ne sont rien d'autre que du temps, car tu es toujours aussi présent dans mon cœur, tandis qu'il me faudrait six jours de bateau pour pouvoir me blottir contre toi.

Je dois te quitter, mon si cher Gabriel, Ida me dit qu'il est grand temps de partir pour le palais Garnier, où je chanterai ce soir ma première *Norma* parisienne. Aie une pensée pour moi en ce moment si singulier. J'embrasse cette lettre.

À toi,

Carlotta

CARLOTTA DELMONT
HÔTEL RITZ PARIS

1927 AVR 15

FORMIDABLE DÉCOUVERTE – ME METS AU
TRAVAIL DÈS QUE POSSIBLE – MERCI MA CHÈRE
CARLOTTA – PENSÉES AMICALES = SAMSON
BLACKSMITH

Le Petit Journal, édition du samedi 16 avril 1927

OÙ EST CARLOTTA DELMONT ?

La célèbre cantatrice américaine a disparu. Des avis de recherche ont été imprimés et sont en cours d'affichage dans les rues de la capitale. C'est sa femme de chambre, Ida Pecoraro, qui a donné l'alarme hier. Ayant constaté l'absence de Miss Delmont, qu'elle devait rejoindre dans sa chambre à dix heures, elle a immédiatement alerté le détective de l'hôtel, M. Edmond Dupré. Une fouille complète de l'établissement s'étant avérée infructueuse, Miss Pecoraro et M. Dupré ont téléphoné à l'agent français de la diva, à son accompagnateur, à ses quelques amis et couturiers parisiens, aux chanteurs avec lesquels elle partage la scène, ainsi qu'à Jean Rouché, directeur de l'Opéra de Paris. Aucun d'entre eux ne savait rien qui pût les aider à retrouver la diva, aussi Miss Pecoraro a-t-elle pris la décision d'avertir la police.

Jeudi soir, l'on avait pu enfin acclamer Carlotta Delmont dans le rôle de Norma, qu'elle chantait sur la scène du palais Garnier. Un rhume l'avait empêchée de se produire plus tôt dans notre ville, où elle était arrivée depuis près de deux semaines. Quelques heures avant sa première, elle disait dans nos colonnes son impatience et son bonheur de rencontrer le public parisien. Elle n'a pas été déçue : sa prestation a suscité des ovations prolongées, et Miss Delmont rayonnait de joie.

Son chauffeur l'a ramenée à son hôtel vers minuit, en compagnie du ténor Anselmo Marcat et de Miss Pecoraro. Mr Marcat lui a proposé de dîner avec lui à l'hôtel, mais Miss Delmont a préféré regagner sa chambre. *Elle a mangé très*

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achevé d'imprimer par CPI Firmin-Didot
à Mesnil-sur-L'Estrée
Dépôt légal : février 2013. N° 829 (00000)
Imprimé en France